

17 Février 1910

MARTYRS VAUDOIS
PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE

— 1555-1559 —



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les enfants des Vallées.

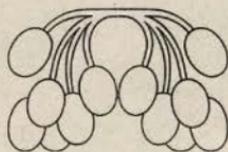
→ 17 FÉVRIER 1910 ←



Martyrs Vaudois

PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE

* 1555-1559 *

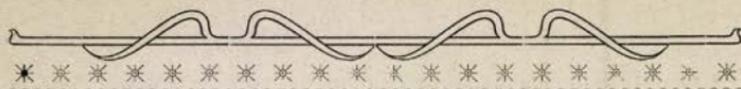


*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les enfants des Vallées.*



Palazzo Madama, en Place Château à Turin

Construction du XIII^m siècle



MARTYRS VAUDOIS

PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE

~> 1555-1559 <~



Il y a deux ans, en vous racontant ce qui arriva aux Vallées pendant l'occupation française du Piémont de 1536 à 1559, nous vous nommions plusieurs personnages qui moururent victimes de leur zèle et martyrs de leur foi, renvoyant à une autre année le récit de leur martyre. Nous voici prêts à tenir notre promesse. Ceux dont nous allons vous parler n'étaient pas Vaudois de naissance, mais ils sont morts en servant notre Eglise. Il est curieux de voir, à cette époque, des hommes, provenant des pays les plus divers, affluer dans nos Vallées pour s'y fortifier dans la foi évangélique, ou pour vaquer au ministère de la Parole au sein de cette Eglise vénérable, qui existait déjà trois siècles et demi avant la Réformation.

Jean Vernou et ses compagnons.

Jean Vernou était Poitevin, natif de cette région de la France Occidentale qui touche à l'Océan et qui avait, en grande partie, et très tôt, adhéré à la Réformation. Lorsque, en 1534, Calvin dut quitter Paris, après que plusieurs de ses auditeurs y eurent péri sur le bûcher, il vous a été dit qu'il se retira à Poitiers. Là, tantôt dans un jardin, tantôt dans une grotte, il exposait

l'Évangile à des gens qui venaient de voir, eux aussi, des témoins de la vérité monter sur le bûcher. Entre autres auditeurs assidus, il s'y trouva quatre hommes instruits, capables et zélés auxquels est due l'évangélisation de la France occidentale et méridionale. L'un d'eux était Jean Vernou fils, appartenant à une famille noble de Poitiers, qui avait donné un maire à cette ville. Après le départ de Calvin, Vernou fut reçu ministre et eut la charge d'agir dans le Poitou même. Il s'attacha surtout à la conversion des étudiants de l'université qui, se répandant ensuite de tous côtés, au terme de leurs études, contribuaient à leur tour à répandre la Réforme.

Lorsque Calvin fut établi à Genève, Vernou se rendit plusieurs fois dans cette ville pour y puiser de nouvelles lumières et retremper sa foi dans la robuste piété du réformateur. Après vingt ans d'une activité incessante et bénie en France, au cours d'un séjour à Genève auprès de son ami, il entendit parler des progrès que faisait l'Évangile aux Vallées Vaudoises du Piémont et des demandes pressantes de pasteurs qui en venaient. Il se décida à s'y rendre, au printemps de 1555, avec un autre réfugié français, Jean Lauversat. Il est curieux d'entendre, de leur bouche, le récit de leur voyage, dans la lettre suivante, qu'ils adressèrent aux pasteurs de Genève.

« Par sa grâce, Dieu nous a si heureusement conduits par quelque difficulté de chemin qu'ayons eu à cause des hautes montagnes et neiges, que nous sommes toutefois parvenus en ce pays sains et saufs. Et premièrement, arrivâmes en une bourgade nommée Barboté [actuellement Balbouté, commune d'Usseaux] où, par l'espace de cinq à six jours, il nous fallait une grande partie du jour et de la nuit annoncer sa Parole, tant par sermons publics (les fidèles y étant en bon nombre) que par conversations privées. De là sommes venus en un bourg nommé Fénestrelles, mais par les chemins trouvâmes force bonnes gens qui nous tendaient la main, et parce qu'au dit lieu de Fénestrelles trois ou quatre des principaux avaient fait quelque difficulté de nous recevoir, pensant qu'étions prêcheurs publics de Genève, plusieurs de ces bonnes gens furent bien fâchés, entre autres un bon vieillard de fort bon cœur s'en vint au devant de nous, mais, ayant le cœur serré de peur qu'il avait que fussions empêchés, il ne put faire autre chose que de se retirer et plorer. Si est-ce que, en dépit de Satan, nous avons été là si bien reçus que ne pouvions satisfaire à leur ardeur, encore que tous les jours fissions deux grands sermons, chacun l'espace de deux bonnes heures, sans les exhortations privées, et, les maisons ne suffisant à contenir les personnes, il fallait

s'assembler en granges. Même, le jour de Pâques, [14 avril], célébrâmes la S. Cène en meilleur nombre de gens que n'espérions et, après diner, par leur importunité, nous nous laissâmes aller jusque là que nous prêchâmes en plein pré contre tous les abus du papisme. Car là et entour ces pays on a communément cette folle fantaisie qu'il se vaudrait mieux mettre en la campagne et prêcher l'Évangile en public, qu'en secret, malgré le danger.

De Fénestrelles sommes venus en la vallée d'Angrogne, où avions été conduits de nuit par un bon nombre de frères bien embâtonnés, et ce par l'ordonnance des gouverneurs de Fénestrelles (même de ceux qui au commencement nous firent assez mauvaise chère), et aussi de ceux d'Angrogne, qui envoyèrent trois frères bien embâtonnés au devant de nous. C'est à Angrogne que nous sommes encore depuis, y faisant tous les jours un sermon (outré les conversations).

Fénestrelles ne demande autre chose qu'un ministre, et même ces bonnes gens ont dit à celui qui nous a amenés vers ce bon vieillard que, si quelqu'un de nous en voulait prendre la charge, corps et biens étaient à son commandement. Jeudi, nous nous transporterons d'ici ailleurs... Sur quoi nous ferons fin, après nous être recommandés à vos bonnes grâces et prières.

D'Angrogne, ce 22 d'avril 1555.

JÉHAN VERNOU et JÉHAN LAUVERSAT ».

Cette œuvre, et la vue des foules qui, bravant les dangers qui vous ont été exposés, accouraient aux vallées, altérés de vérité, empoignèrent tellement les deux prédicateurs qu'ils décidèrent de s'y vouer corps et âme. Après quelques mois de séjour aux Vallées, pour mieux suffire à leur tâche, ils voulurent rentrer à Genève pour y prendre leurs effets et des livres. Lauversat ne revit les Vallées que l'année suivante. Mais Vernou repartait déjà pour le Piémont vers la mi-juin de 1555, accompagné d'Antoine Labori de Caiar, juge royal, qui, abandonnant toute sa parenté, s'était établi à Genève avec Anne sa femme et leur fille, et y avait complété ses études en vue du S. ministère, de Jean Trigalet de Nîmes, de Guiraud Tauran, mercier de Cahors, qui n'était à Genève que depuis un mois et demi, et de Bertrand Bataille, gascon, étudiant. Tauran, jeune encore, avait compté n'accompagner les pieux pèlerins que jusqu'au pont d'Arve, qui marquait la frontière entre Genève et la Savoie, alors, comme le Piémont, occupée par la France; puis, enthousiasmé lui aussi par la beauté de la mission à laquelle ils se vouaient, il se décida à les suivre et leur « fit compagnie qui dura jusqu'à la mort ».

Pour éviter des rencontres fâcheuses, ils prirent la route des hautes montagnes ; mais la police du Parlement de Chambéry, qui épiait les réformés pour plaire au clergé et à l'Inquisition, prévenue de leur projet, alla les attendre au Col de Tamié, au-dessus de l'abbaye de ce nom, entre Faverges et la vallée de l'Isère. Ayant examiné leurs papiers et leurs livres, on les arrêta comme luthériens et on les amena, enchaînés les uns aux autres, jusqu'à Chambéry. Ils répondirent ouvertement aux questions des juges, nommés par le Parlement et assistés par l'évêque et quelques prêtres et moines. Plus d'une fois l'interrogation se changea en une discussion que Vernou soutenait en s'appuyant sur la Parole de Dieu, et répétant, comme Jésus au Tentateur : « Il est écrit. » Un des juges, pensant l'intimider, lui dit : « Ne sais-tu pas comment on a traité plusieurs autres hérétiques tels que toi ? » Il répondit : « La première chose que mon Maître m'a apprise, c'est que quiconque veut être son disciple doit prendre sa croix et le suivre, renoncer à soi-même et donner volontiers sa vie pour lui ». Et il ajouta fièrement : « Si, en ce monde, vous nous condamnez comme hérétiques, vous-même aurez affaire en l'autre avec un Juge qui, nous avouant fidèles, nous absoudra et vous condamnera, si vous ne vous repentez ».

L'évêque et ses collègues, se souciant plus de ce monde que de l'autre, le renvoyèrent comme obstiné. Dans l'espoir d'abattre le courage des prisonniers en leur enlevant la force qu'ils se communiquaient dans leurs entretiens mutuels, on les isola, assaillant de tentations répétées ceux qu'on supposait les plus faibles. Un réformé piémontais qui leur avait servi de guide, Jean Moge, de Villafalletto, abjura ; mais les autres demeurèrent inébranlables, si bien que leurs bourreaux, renonçant à cette inutile aggravation de rigueurs, les remirent ensemble, ce qui éclaira d'une grande joie les derniers temps de leur détention.

Déclarés hérétiques et excommuniés, ils n'eurent plus de doute sur le sort qui les attendait et Vernou, écrivant à ses amis de Genève, leur disait « le grand et dernier adieu de ce monde ». Le 21 août, les juges condamnèrent Vernou et deux de ses compagnons aux galères à vie et les deux autres à dix ans de la même peine. Le procureur du roi, trouvant la peine trop douce, en appela et le procès fut renvoyé au Parlement.

Berne et Genève, Calvin et ses amis, profitant de ce délai, firent tout ce qu'ils purent pour arracher à la mort ces fidèles champions de l'Évangile. Ceux-ci savaient qu'un mot d'abjuration suffisait pour leur sauver la vie, mais ce mot ils ne voulurent jamais le dire, et Vernou pouvait écrire : « Quoique

la chair grondât et fit des siennes, si est-ce que l'esprit était le plus fort ».

Enfin, en octobre, le Parlement de Chambéry réforma la sentence du tribunal, en les condamnant tous cinq à mort. A cette nouvelle, quoiqu'attendue, Vernou, vivement ému, fut pris d'un tremblement nerveux très pénible. Mais il retrouva son calme devant l'échafaud et, livré le premier au bourreau, il eut la force d'adresser aux assistants quelques paroles édifiantes, et rendit son âme au Dieu qu'il avait fidèlement servi. Peu de minutes après, ses quatre compagnons de souffrances l'avaient rejoint dans la gloire de l'au delà.

Barthélemi Hector.

Pendant la même année 1555, un autre Poitevin parcourait nos Vallées pour y répandre l'Évangile. Humble voiturier de Poitiers, il n'avait pas le savoir et l'éloquence persuasive de Vernou, mais il avait la même foi et le même zèle et il marcha au supplice avec la même fermeté que son illustre concitoyen.

En 1549, il s'était déjà senti ébranlé dans les croyances traditionnelles et superstitieuses dont son enfance avait été nourrie, et doutait fortement du sacrifice de la messe lorsque, appelé à conduire jusqu'à Lyon les deniers du roi, il y entendit dire qu'on prêchait le pur Évangile à Genève. Il s'y rendit et, après un séjour de trois semaines, sa décision était prise. Rentré à Poitiers, il ne tardait pas à repartir pour Genève, avec sa femme et ses enfants, afin de pouvoir servir Dieu selon sa conscience. Désirant gagner le pain de sa famille et en même temps contribuer, selon ses capacités, à l'œuvre de la Réformation, il se fit colporteur biblique, quoique cette profession fût loin d'être sans danger, en un temps où il suffisait d'être trouvé, la Bible à la main, pour être envoyé au bûcher.

Les Vallées du Piémont, qui demandaient à grands cris des pasteurs pour leur prêcher l'Évangile, avaient aussi soif de la Parole de Dieu, pour le culte quotidien, et d'autres livres de piété que publiaient les réformateurs. Bravant tous les périls qui le menaçaient sur sa route à travers les Alpes, Hector atteignit nos montagnes avec son ballot de livres et commença, en juillet 1555, à parcourir les vallées dauphinoises et celles de S. Martin et d'Angrogne. L'hiver lui-même n'arrêta ni son zèle ni ses marches. Aux premiers jours de mars 1556, il était à Angrogne, où l'on achevait de bâtir les premiers temples.

Impatient d'achever sa tournée, il n'attendit pas même que la montagne fût libre de neige et partit pour le Val S. Martin par le Bagnôu, le Coulet de Souiran et les sources du Rusil-

lard. Arrivé au haut des prés de Charvet, il vit tout à coup s'ouvrir devant lui le panorama pittoresque de la vallée. A ses pieds, les beaux bois de conifères de Riclaret, à gauche les hauteurs de Fayé, dominées par la paroi de marbre de Rocheblanche; plus loin les montagnes de Pral, Rodoret, Salse et Macel, formant un vaste amphithéâtre, au haut duquel l'Eiminal dresse jusqu'à plus de trois mille mètres sa cime caractéristique et légèrement inclinée. Là-haut, tout au fond du vallon de Macel, il pouvait voir briller au soleil la belle cascade du Pis, dont la fonte des neiges grossissait le volume. Redescendant, du regard, la gauche de la vallée qui s'étalait en face de lui, il pouvait compter les hameaux de Maneille, Chabran, Traverse, S. Martin et Bouvil. Au delà, d'autres sommets lui parlaient d'autres vallées, celles du Cluson et de la Doire, où la voix de Vernou et d'autres prédicateurs avait réveillé de nombreux échos et où lui-même avait aussi exercé son humble mais précieux ministère.

S'arrachant à ce spectacle sublime, il commença à descendre sur Riclaret. Mais il n'avait pas atteint les premiers chalets qu'il rencontra une troupe de gens, peut-être en partie de chasse. C'étaient les frères Charles et Boniface Truchet, seigneurs du lieu, qui devaient bientôt se rendre tristement fameux par leur zèle fanatique, mais non désintéressé, contre les Vaudois. Ayant arrêté le colporteur pour savoir ce que contenait son ballot, dès qu'ils eurent connu qu'il portait la Bible, ils le constituèrent prisonnier et firent dresser la liste de ses livres (c'étaient des Bibles, l'Institution chrétienne de Calvin, les Instructions pour les petits enfants, les Psaumes, et plusieurs autres, tous imprimés à Genève) qu'ils envoyèrent, ainsi que ses autres papiers, à Pignerol, avec leur victime. Le Parlement de Turin, prévenu de cette capture, délégua S. Julien et Della Chiesa, ces mêmes sénateurs qui avaient fait le procès au sujet des temples. Ils lui firent subir un premier interrogatoire à Pignerol, le 8 mars. Avant de leur répondre, Hector se jeta à genoux pour s'humilier devant Dieu et être ensuite plus fort devant les hommes.

Accusé d'avoir prêché dans les Vallées vaudoises, il répondit qu'il n'était pas ministre, mais qu'il avait engagé ceux à qui il avait parlé à vivre selon les commandements de Dieu et non selon ceux de l'Eglise romaine : ainsi il leur disait que l'adoration de la messe était une idolâtrie, Jésus étant au ciel et non dans la pâte de l'hostie. Tout cela il l'avait dit, non sous forme de prêche, mais en conversation familière, n'ayant pas fait d'études et n'étant envoyé par personne. On lui objecta que, ignorant comme il l'était, il enseignait des doctrines con-

traires à celles que l'église catholique professait depuis des siècles. Mais comme, s'appuyant sur l'Évangile (qu'il ne portait pas seulement sur le dos, mais aussi dans son cœur) il refusa de se rétracter, on le conduisit à Turin, où on l'enferma dans la conciergerie du Palais du Parlement.

L'Inquisiteur Giacomelli, appelé à assister au procès, examina ce premier interrogatoire et, voyant que le prisonnier ne comptait renoncer à rien qui fût conforme aux Saintes Écritures, il le déclara hérétique. Barthélemi répondit : « Je suis prêt à rendre à Dieu l'âme qu'il m'a donnée ».

Sa simplicité, sa franchise, sa conviction impressionnèrent ses juges, qui le renvoyèrent par devant les vicaires de l'archevêque de Turin et de l'abbé de Pignerol, assistés de l'inquisiteur. Ceux-ci, sans plus discuter, lui donnèrent six jours de temps pour abjurer ou se disposer à mourir. Il demeura ferme, et la sentence, enfin prononcée le 10 juin, fut rendue définitive le 19 par le Parlement. Il devait être brûlé vif sur la Place du Château, un jour de marché. Mais les juges eux-mêmes eurent horreur de la sentence et ils ajoutèrent au bas que « au moment où on mettrait le feu au bûcher, Hector serait étranglé en sorte qu'il n'en sentirait la douleur ».

Quand, le lendemain, on lui lut la sentence, le martyr ne dit autre sinon que c'était chose douce que de mourir pour si bonne cause. La cour, voyant son courage, le menaça de lui faire couper la langue s'il parlait en allant au supplice. Cela ne l'empêcha pas d'exhorter, jusqu'à son dernier souffle, le peuple à abandonner ses erreurs et à craindre Dieu seul. Au pied même du bûcher, sans faire aucun cas d'une dernière offre de pardon s'il abjurait, il pria longuement et à haute voix, demandant à Dieu de pardonner à ses juges et de leur ouvrir les yeux. Comme il adressait encore quelques exhortations au peuple, plusieurs se mirent à pleurer, s'étonnant qu'on fît mourir un tel homme, qui ne parlait que de Dieu.

Le bourreau, l'ayant lié au poteau, lui plaça de la poudre et du soufre sur la poitrine, l'étrangla, alluma le feu et, quelques instants plus tard, le corps d'Hector était réduit en cendres, tandis que son âme goûtait le repos éternel.

Léonard et Nicolas Sartoris.

Ces noms sont ceux de deux confesseurs de la foi, père et fils, qui méritent aussi d'être rappelés ici. La famille Sartoris était une des principales de la petite ville de Chieri, en Piémont.

Jean Léonard Sartoris était né à Chieri vers la fin du 15^e siècle. Reçu notaire en 1525, il était devenu, six ans plus tard,

secrétaire de Charles III, duc de Savoie. La confiance que ce prince avait en lui était telle qu'il le revêtit encore de plusieurs autres charges, et le fit, entre autres, trésorier de la ville et du comté d'Asti.

Mais, comme nous l'avons vu, le duc eut presque tous ses Etats occupés par les Français, en 1536. Nous ne savons pas si Sartoris conserva ses charges sous la nouvelle domination. Ce qui est certain, c'est que, la connaissance de l'Évangile s'étant répandue, en Piémont, par les conversations des réformés allemands et français que comptaient les armées de François I, beaucoup de Piémontais embrassèrent la vérité qui sauve. A Chieri, les évangéliques furent bientôt si nombreux qu'on appelait couramment cette ville *la petite Genève*.

Le Piémont jouit d'une assez grande liberté de conscience pendant quelques années, puis l'Inquisition reprit le dessus. On vit alors affluer aux Vallées, à Genève, à Lyon, de nombreux réformés piémontais qui, pour garder leur foi, fuyaient leur patrie, livrée au pouvoir d'un clergé avide et impitoyable. Dès 1551, Genève avait vu arriver un membre de cette famille, Jean Gérard Sartoris; en 1552, Léonard y envoya ses enfants, Sébastien, Jean François, Laure et Catherine; son fils aîné, Nicolas, étudiait à Lausanne en vue du S. Ministère. Peut-être comptait-il aller s'y établir lui-même définitivement, avec sa femme Louise Albier et leurs autres fils, Philippe et Charles. Mais il avait trop tardé. En 1554 ou 1555, il fut arrêté à Chieri comme hérétique et enfermé dans les prisons du palais communal. On instruisit son procès, que son collègue, le notaire Martineri, de Chieri, mit par écrit. On lui fit faire un simulacre d'abjuration dans l'église des Dominicains; mais les Inquisiteurs eux-mêmes étaient si peu persuadés que Sartoris eût abjuré que, loin de le relâcher, ils le remirent en prison et le traitèrent plus rudement encore qu'auparavant. En effet, une lettre du temps nous apprend que, « en 1556, Léonard Sartorius, de Chieri, noble, homme docte et âgé, chargé de lourdes entraves, au cœur de l'hiver, mourut de froid en prison et s'endormit pieusement au Seigneur ».

Son fils aîné, Nicolas, l'étudiant, ne devait lui survivre que peu de mois. Comme il se trouvait à Chambéry, en février 1557, un marchand le chargea de certaines affaires à régler à Aoste. Sartoris s'y rendit, et ne tarda pas à y faire la connaissance de quelques réformés qui y professaient en secret leurs croyances. Lui, parlait sans contrainte de sa foi en Christ et combattait les dogmes superstitieux de l'Église Romaine.

Un moine cordelier, dans une prédication tenue le 16 avril, jour de Vendredi Saint, au lieu d'attirer l'attention du peuple

sur Jésus se donnant sur la croix pour les pécheurs, ne sut leur parler que du soi-disant sacrifice de la messe, par lequel les prêtres s'assument un pouvoir surhumain et contraire à la Parole de Dieu. Sartoris le blâma ouvertement. Les propos furent rapportés au secrétaire de la ville, qui vint aborder Nicolas dans la boutique d'un de ses amis, réformé, et lui demanda : « Eh bien, notre prêcheur n'a-t-il pas bien prêché ? — Non, certes ; il n'a pas enseigné la vérité. — Vous ne croyez donc pas que notre Seigneur soit en l'hostie ? — A Dieu ne plaise ! Car votre *Credo* même vous dit qu'Il est assis à la droite du Père ».

L'espion, satisfait, n'eut rien de plus pressé que d'aller faire son rapport au moine prédicateur et aux autorités ecclésiastiques, afin de provoquer l'arrestation de Sartoris. Celui-ci fut aussitôt averti par quelques fidèles de ce qui se tramait. Pressé de s'enfuir, il ne voulait pas en entendre parler mais se réjouissait, au contraire, en disant : « O Dieu ! me ferais-tu cet honneur de souffrir pour ton nom ? » Cependant, sur les pressantes insistances de ses amis, qui lui rappelaient que Jésus avait ordonné aux siens de fuir lorsqu'ils seraient persécutés dans une ville, il se décida à partir. Les fidèles d'Aoste l'accompagnèrent pendant trois lieues vers Etroubles.

Les ennemis de la vérité mirent en branle tous les hommes dont ils purent disposer, pour battre tous les chemins sur les traces du fugitif. Ceux qui avaient pris la direction du Grand S. Bernard rattrapèrent Nicolas à S. Rémi, au pied de la grande montée du col. Ramené à Aoste, il fut examiné par devant le bailli de la ville, et répondit avec sa décision et sa vigueur accoutumées.

Quoiqu'il eût reconnu franchement sa qualité de chrétien réformé, ses cruels ennemis voulurent le soumettre à l'affreuse torture de l'estrapade. Ce supplice consistait à soulever le patient, par les bras liés derrière le dos, pendant qu'une lourde pierre pendait à ses pieds. Après un premier coup de corde, (en italien *tratto* ou *strappo*, d'où le mot estrapade), pendant que le malheureux était tenu dans cette position insupportable, et que tous ses os craquaient, on lui posait des questions capiteuses et un secrétaire écrivait avec soin les paroles que la douleur dictait à la victime. Le sergent, chargé de cette triste besogne, ayant refusé de torturer un si excellent personnage, le bailli, le procureur fiscal et un chanoine s'acharnèrent eux-mêmes à remplir le rôle de bourreaux. Mais cet excès de fanatisme fut tout à leur honte, car aucune torture ne put amener le courageux jeune homme à renier sa foi.

Le gouvernement berinois, averti de cette capture dont l'issue

fatale était hors de doute, écrivit à Aoste réclamant le captif comme son sujet, puisque Lausanne (qui dépendait alors de Berne) était devenue sa résidence depuis qu'il y était venu étudier. Mais les autorités d'Aoste, voyant que plusieurs examens et tortures n'avaient pas ébranlé la fermeté de Nicolas et craignant que les réclamations de Berne ne devinssent plus insistantes, se hâtèrent de prononcer la sentence et de l'exécuter.

Le 4 mai 1557, Nicolas Sartoris fut donc brûlé vif sur une place publique d'Aoste. Il résista jusqu'au bout à ses adversaires, qui tantôt prétendaient le convaincre, tantôt essayaient de l'effrayer à la pensée de la mort affreuse qui l'attendait. Lié au poteau, pendant que les flammes l'enveloppaient, il pria à haute voix son Sauveur Jésus-Christ et l'on vit ses lèvres remuer jusqu'aux dernières convulsions de son corps, que le feu consumait lentement. Ce noble martyr avait 26 ans.

La mort douloureuse de Nicolas n'éteignit pas le nom de Sartoris ; ses frères, réfugiés à Genève, y commencèrent une lignée qui fournit d'excellents ministres à l'Eglise, des personnalités illustres à l'enseignement universitaire, des magistrats intègres à la ville qui était devenue leur seconde patrie. Deux branches subsistent encore, l'une en Angleterre, l'autre en Prusse. Ainsi, par la bénédiction de Dieu, on a vu se perpétuer ce nom que les ennemis de la vérité avaient cru rendre exécration par leurs anathèmes et étouffer pour toujours dans les flammes.

Giaffredo Varaglia.

Vous vous rappelez ce qu'avait dit Catalan Girardet sur son bûcher : que l'on consumerait plus facilement deux pierres en les frottant l'une contre l'autre que d'imposer silence aux témoins de la vérité en les faisant mourir. En effet, ni les édits ni les supplices n'empêchaient de nouveaux personnages d'abandonner des positions enviables aux yeux du monde pour se livrer au périlleux ministère de la Parole en Piémont.

Tel fut le cas de Giaffredo Varaglia. Son père, qui portait le même nom que lui, vivait à Busca, gros bourg bâti sur la gauche de la Maira, au point où elle vient de déboucher dans la plaine du Piémont. Il s'était signalé comme capitaine dans la guerre que le duc de Savoie avait faite contre les Vaudois du Val Luserne à la fin du 15^e siècle et s'était enrichi par le pillage des maisons de S. Jean et d'Angrogne. Avec le produit de ce butin de guerre, il s'était fait bâtir, dans les environs de sa ville, un château fort qui portait encore, après un siècle, le nom de Torre di Varaglia ; il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

Homme dur et violent, il avait laissé une mémoire sinistre, non seulement aux Vallées, qu'il avait saccagées, mais aussi à Busca.

C'est là que naquit, en 1507, son fils Giaffredo, ou Geoffroy. Il avait à peine treize ans lorsqu'il s'enrôla dans un ordre monastique.

L'ordre dans lequel il entra en 1520 était celui des Franciscains, qui professaient la pauvreté à l'imitation de leur fondateur, François d'Assise, mais qui n'en menaient pas moins une vie oiseuse et souvent dissolue, grâce aux richesses qui affluaient à leurs couvents. Quelques âmes honnêtes décidèrent de retourner à la simplicité effective de François, qui vivait de mendicité. Ce fut Matteo Baschi qui commença, en 1525, cette réforme. Comme ces Franciscains réformés avaient adopté, pour tout vêtement, une grossière robe de bure, dont le capuchon leur servait de chapeau, le peuple les appela, par dérision, les *capucins*, dénomination qui finit par prévaloir. Tout ce qu'il y avait de plus sincère parmi les Franciscains suivit Baschi; le plus illustre fut le grand prédicateur Bernardino Ochino. Varaglia voulut aussi en être. Il se trouvait alors à Turin. En 1528, il reçut le sacrement de l'ordre et dit sa première messe dans la cathédrale de cette ville. Les capucins se proposaient d'instruire le peuple là où le clergé les négligeait, et de lutter contre les progrès de la Réformation.

Varaglia montra bientôt de posséder les qualités requises pour cette tâche; aussi fut-il compris, avec Ochino, dans le nombre de quatorze capucins choisis pour parcourir l'Italie, en combattant, du haut de la chaire, les croyances protestantes. Varaglia et ses collègues se procurèrent donc les ouvrages des réformateurs; mais, en les lisant, ils durent se convaincre qu'ils n'enseignent que la vérité, basée sur la Sainte Ecriture.

Ils continuèrent néanmoins leur mission; mais leurs supérieurs, qui les épiaient, ne tardèrent pas à s'apercevoir, d'après leur prédication, qu'un changement se produisait dans leur esprit. On les rappela à Rome, où ils furent tenus pendant cinq ans (1542-47) sous une étroite surveillance, à l'exception d'Ochino, qui préféra l'exil et se réfugia à Genève. Quand on les crut suffisamment revenus à la foi traditionnelle de l'Eglise romaine, on leur rendit la liberté. En 1546, Varaglia, renonçant à la vie monastique pour devenir prêtre séculier, fut mis à la suite du légat qu'il accompagna à Paris. Il y jouit pendant trois ans d'un salaire élevé et de riches rentes ecclésiastiques. Mais il ne possédait pas la paix. Aussi, en 1557, comme il accompagnait le légat qui retournait de Paris à Rome, il le quitta à Lyon et s'enfuit à Genève. Malgré son âge et son savoir, il se remit à l'étude, apprenant, aux pieds de Calvin, à mieux con-

naître l'Évangile et à souffrir pour la gloire de Dieu. Il ne devait pas tarder à être appelé à ce périlleux service.

Malgré la mort de Vernou, l'église d'Angrogne n'avait jamais manqué de prédicateurs de la bonne nouvelle, grâce aux pasteurs Etienne Noël, Paul Ghiot et Antoine Falco, et au régent Jean de Broc, provençal. Mais les habitants de S. Jean et ceux des bourgs de la plaine, qui affluaient aux temples d'Angrogne, demandèrent à avoir un pasteur pour eux, qui prêchât à S. Jean en italien et qui pût visiter les disséminés. Cette demande étant parvenue à Genève, Varaglia se trouva prêt à y répondre et à aller annoncer la vérité dans ces régions du Piémont où il était né et où il avait autrefois enseigné l'erreur.

Il arriva à Angrogne le 26 mai 1557, la veille de l'Ascension, et prêcha dès lors, soit à Angrogne, soit à S. Jean, quatre fois par semaine, les dimanches, mardis, mercredis et jeudis. (C'est peut-être à l'occasion de sa venue que fut bâti, sur le territoire d'Angrogne, mais près des confins de S. Jean et à l'usage des habitants de cette région, le temple du Chabas). Mais cette activité n'était pas suffisante pour le zèle dévorant du bouillant ex-capucin. Les habitants de Bubiane n'obtenant pas d'être visités par le clergé romain, qui ne pensait généralement qu'à retirer les rentes de ses prébendes, Varaglia se rendit à leur appel et leur exposa l'Évangile d'une manière si persuasive et efficace qu'il y eut depuis lors, dans ce bourg, un des noyaux les plus fervents de la vaste église de S. Jean.

Le 6 septembre, Varaglia assista au synode, qui se tint dans le temple de la Combe, au Villar, et où se retrouvèrent vingt-quatre pasteurs. En novembre, M. Bernardin Guarino, de Dronero, de la famille duquel devaient naître trois générations de pasteurs zélés, l'invita à se rendre dans cette ville pour y soutenir le dogme de la justification par la foi contre un moine, Angelo Malerba, en présence du seigneur de Montemale et d'autres personnages. Il s'y rendit le 9 novembre, en passant par Busca, son pays natal, où plusieurs familles avaient aussi embrassé l'Évangile.

Mais le clergé romain, mis au courant de ce voyage, saisit cette occasion de s'emparer d'une victime que l'on n'osait pas aller chercher dans les montagnes. Outre Busca et Dronero, Varaglia avait, pendant une huitaine de jours, visité et fortifié dans la foi plusieurs groupes de réformés épars dans le Marquisat de Saluces ; il s'en retournait à Angrogne lorsqu'il fut arrêté, à Barge, par le lieutenant ecclésiastique du lieu. Après un premier examen, on lui assigna comme demeure la maison d'un gentilhomme, Giuseppe de' Roggieri, qui le traita avec égards. Laissé libre sur sa parole, Varaglia ne voulut pas en

profiter pour s'évader, et empêcha même le projet, formé par ses paroissiens de Bubiane, de venir le délivrer.

Après vingt-quatre jours, le Parlement de Turin ayant ordonné qu'on lui amenât le prisonnier, le 11 décembre, on le mit sur un cheval, pieds et mains liés et retenus à la selle. En route, malgré le froid et la neige qui ne cessa pas de tomber, il exposait la vérité aux soldats français qui l'escortaient. A Pignerol, la populace, réunie auprès de la porte de la ville, l'accueillit en criant : « *Fascine, fascine, ammazza, ammazza !* » A l'auberge il discuta jusqu'à minuit avec maints personnages, parmi lesquels étaient les Seigneurs du Val St-Martin, auteurs de la mort d'Hector et l'un desquels devait l'accompagner dans le reste du voyage. Le lendemain, samedi, ligoté, il prêcha encore à Orbassan et arriva le soir à Turin où il fut aussitôt chargé de chaînes et jeté dans un cachot.

Plusieurs des sénateurs qui devaient le juger, tels que S. Julien et Della Chiesa, l'avaient connu à Paris à la Cour du Roi de France; l'archevêque, César Cybo, avait été son ami à Forlì et à Rome, au temps où il penchait aussi vers la profession du pur Evangile. Le prélat Cybo lui dit qu'il aurait souhaité de le savoir dans ses montagnes plutôt que là où il se verrait forcé de souscrire sa condamnation; d'autres se rappelaient les discours vibrants qu'il avait prononcés dans le temps à Turin, quand les foules se pressaient pour l'entendre. Aussi fut-il pressé instamment d'abjurer; l'Inquisiteur Giacomelli lui-même le traita d'abord avec quelque douceur. Mais il demeura ferme, appuyant sa foi sur la Parole de Dieu et confondant par son savoir toutes les raisons qui lui étaient opposées.

Mis dans un cachot humide et froid, les pieds fixés dans des entraves du poids de soixante livres, il résista aux promesses comme aux menaces et dressa par écrit un exposé de ses croyances, lequel, ainsi que les lettres qu'il écrivit dans son cachot, nous a été conservé par Scipione Lentolo, qui devait bientôt le remplacer comme pasteur de St-Jean.

Le 13 février 1558, il fut jugé digne de mort, et le 17 dégradé publiquement dans la même cathédrale où il avait été consacré trente ans auparavant; mais cette cérémonie insultante ne put troubler l'allégresse dont Dieu remplissait son cœur, tellement que ses ennemis lui reprochèrent même d'avoir ri en sortant de l'évêché. Il leur rappela alors que les apôtres aussi s'étaient montrés « joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus ». Ni les longueurs de la procédure, ni les horreurs du cachot, ni l'approche de la mort ne purent fléchir ce caractère inébranlable. Le Pape ayant

obtenu du Roi de France qu'on ne l'épargnât pas, on fixa le 29 mars pour l'exécution de la sentence.

Varaglia sortit du cachot attaché à un vieillard qui était aussi détenu pour sa foi, mais qui ne fut condamné qu'à assister au supplice, puis à être fouetté, marqué de la fleur de lys au fer rouge et enfin banni. Le martyr le consolait en lui récitant un psaume. Quant il eut gravi le bûcher, la corde au cou, il déclara qu'il pardonnait à ses ennemis et qu'il demandait à Dieu de les illuminer et, durant 1¼ d'heure, il pressa le peuple qui remplissait la Place du Château de se donner à Dieu. Il y avait là dix mille personnes, au dire d'un autre réformé de Busca, qui était présent. L'aspect du vaillant confesseur de la foi était si joyeux que les assistants, étonnés, disaient : « On dirait qu'il va à noce ». Et quand il eut récité, en italien, l'Oraison dominicale et la confession de foi, le peuple se prit à murmurer que l'on fit mourir quelqu'un qui professait toutes les doctrines chrétiennes. Le bourreau lui ayant demandé pardon de ce qu'il se voyait contraint à lui donner la mort, il lui répondit : « Je te pardonne, prends courage, exécute ta charge, ma mort ne sera pas inutile ». Il fut alors étranglé et son corps fut enveloppé par les flammes. D'aucuns assurèrent avoir vu une colombe tourner autour du bûcher, comme pour attester l'innocence de ce courageux martyr.

Au témoignage de plusieurs, la prédication de Varaglia, au cours de sa captivité et sur l'échafaud, produisit encore plus de fruits que n'en avait eus le ministère qu'il avait fidèlement exercé pendant cinq mois au Val Luserne.

Le bourreau en garda une telle impression qu'il résolut de ne plus se prêter à ces supplices. Au commencement de 1559, le docte et pieux Geraut Imbert, pasteur du Taillaré, fut arrêté à Suse, comme il revenait de Genève. Amené à Turin, il confessa ouvertement sa foi et fut, sans délai, condamné à être brûlé vif. Mais, au jour fixé, le bourreau, feignant une maladie, se cacha. Un autre, qui devait exécuter quelques malfaiteurs, craignant d'être aussi chargé du bûcher, fit de même. Celui de la garnison allemande refusa net son concours. Imbert fut donc ramené en prison. Les officiers allemands ayant écrit à Paris en sa faveur, un jour, après une assez longue détention, il trouva son cachot ouvert, en sortit sans être poursuivi et put encore fournir un assez long ministère.

J. J.



IMPRIMERIE ALPINE
TORRE PELLICE